

**Nous étions dans le lieu de la mort et  
nous avons entendu le Vivant appeler notre nom  
Adresse d'ouverture de l'assemblée de la LCWR  
Le 10 août 2017 – Orlando, Floride**

**Jan Richardson**

Comme vous le savez et comme vous l'avez déjà démontré et chanté, une bénédiction est un excellent point de départ. Voici celle que j'ai écrite pour vous.

Irrésistible bénédiction (Pour LCWR)

Cette bénédiction

a erré  
durant un long moment,  
elle a voyagé sans carte  
sans balise, sans guide.

Ce fut douloureux  
pour un cœur,  
incroyablement brisé,  
une perte inimaginable  
une immense fatigue.

Cette bénédiction  
a mille facettes.  
Cette bénédiction  
s'éveille parfois  
anxieuse et craintive.

Cette bénédiction  
doit se faire paisible,  
se laisser vivre  
dans l'immobilité et la peine,  
elle doit accepter de s'arrêter,  
de se reposer,  
se permettre d'être joyeuse,  
de devenir possible  
encore  
de devenir crédible encore  
et, présence d'amour,  
devenir indéniable  
encore.

Cette bénédiction sait  
que tu portes ta propre souffrance,  
ton propre chagrin.

Elle sait la lassitude  
qui t'habite  
les questions  
qui hantent ta route.  
Elle te sait aussi  
continuellement tourné  
vers le mystère,  
continuellement tourné  
vers l'espérance,  
continuellement tourné  
vers ce monde,  
avec cette belle ténacité  
par laquelle un chemin  
est tracé.

Alors cette bénédiction se réjouit  
de croiser finalement ta route.  
Cette bénédiction  
t'attendait.  
Cette bénédiction  
te surveillait.  
Cette bénédiction  
voulait  
voir ton visage,  
elle voulait t'appeler par ton nom,  
te remercier.

Cette bénédiction  
vient à ta rencontre  
dans un accueil joyeux.  
Cette bénédiction  
vient à ta rencontre  
avec une continuelle espérance  
Cette bénédiction  
vient à ta rencontre

avec un amour ardent  
ancien et présent.  
Cette bénédiction  
vient à ta rencontre  
avec un cœur incroyablement ouvert  
irrésistiblement attirant

et infiniment reconnaissant  
pour la bénédiction  
que tu portes,  
pour la bénédiction  
que tu es. © Jan Richardson

Il s'agit d'une bénédiction à votre intention. Merci, merci, merci d'être venues à Orlando! Ici c'est mon patelin! Au cours des derniers mois, des dernières semaines, des derniers jours, puis des dernières heures, je vous ai prié de venir. Je pouvais vous sentir venir et je vous ai portées dans la prière et avec une grande hâte. Et je dirai que votre venue a été annoncée, que cette chance se trouvait dans mon dernier biscuit chinois. Cela disait, et je ne plaisante pas : « Quelque chose de fantastique va vous arriver! » Et vous voici! Et vous êtes merveilleuses. Je suis tellement contente que nous soyons arrivées.

Je désire vous remercier pour l'extraordinaire cadeau que d'être avec vous, ici, en ce lieu. Alors que nous sommes réunies ici, que nous écoutons ici, que nous sommes présentes ici, en ce moment pour lequel je suis tellement reconnaissante, je veux vous dire un peu de ce que cela signifie pour moi d'être ici avec vous.

Mon mari, Gary, est décédé il y a plusieurs années après avoir été victime de complications massives au cours d'une chirurgie que nous avions espéré être mineure et réussie pour un anévrisme cérébral qui ne s'était pas encore rompu. À la suite de sa mort inattendue et stupéfiante, j'ai pris conscience que je devais, pendant un certain temps, me tenir loin des événements publics. Mon expérience de deuil intense c'est qu'elle nous détruit et nous réduit à un état cellulaire et moléculaire. Cela nous change et nous transforme de manière imprévisible ou difficile à gérer. Et même si cette destruction et cette reconstruction apportent beaucoup de grâces – et une de mes prières incessantes consiste à demander que mes yeux et mon cœur s'ouvrent aux grâces qui se présentent – le processus peut s'avérer horriblement confus. Cette destruction et cette reconstruction ne sont pas des situations très nettes.

Je me suis rendu compte que l'une des grâces que je devais me permettre était de ne pas espérer subir en public cette transformation confuse, de ne pas essayer d'apparaître intacte et en contrôle devant beaucoup de personnes à un moment où ma vie basculait. La transformation convenait plus à des endroits plus discrets, aux endroits plus intimes de mon studio. Au cours des dernières années, je me suis clairement sentie appelée à mesurer la nature des énergies qui m'animaient dans l'écriture et la pratique de l'art dans l'espace de ce studio, où je pouvais explorer sans agenda et pleurer sans témoin et faire de grands fouillis et commencer à trouver les mots et les images qui m'aideraient à mettre en place une nouvelle vie que je n'aurais pas prévu vivre si tôt, seulement trois ans et demi après mon mariage avec Gary.

Une des nombreuses autres raisons qui m'ont incitée à me tenir loin des événements publics durant un certain temps, c'est qu'en plus d'être pour moi un incroyable mari – et il était vraiment un incroyable mari – Gary était aussi mon collaborateur. Il était mon conspirateur créatif. Gary était un remarquable chanteur, compositeur de chansons et conteur qui parcourait le pays, présentant partout ses concerts. En plus de la tournée et du spectacle qu'il fit, nous voyagions souvent ensemble, parlant et partageant lors de conférences et de retraites, de célébrations et d'ateliers à travers le pays. J'aimais collaborer avec Gary. J'aimais notre complicité. Nous aimions

entremêler musique, chanson, histoire, images, paroles – tisser tous ces fils pour créer un espace d’engagement et de réflexion pour les gens avec lesquels nous avons le privilège de travailler.

Même si avant d’avoir rencontré Gary et avoir commencé à collaborer avec lui, j’avais passé plusieurs années à parler lors d’événements, j’ai été si merveilleusement modelée par l’expérience d’avoir travaillé avec lui que j’ai ressenti le besoin de m’offrir du temps pour discerner comment ce serait que de commencer à présenter des événements publics par moi-même – si, en fait, j’allais commencer à présenter des événements publics par moi-même à la suite du décès de Gary. Je dois dire qu’une des choses qui m’est arrivée dans ce processus d’émancipation, de désintégration et de réfection, dans cette transformation confuse, c’est de penser que je devrais arrêter d’échafauder des hypothèses selon lesquelles les choses que j’avais faites avant la mort de Gary allaient être les mêmes après sa mort. À un moment donné, je me suis rendu compte que ce n’était pas une conclusion inévitable que de recommencer à présenter des événements publics. Ce fut important pour moi d’apprendre à laisser la mort de Gary – et Dieu, par la mort de Gary – faire entendre une parole nouvelle dans ma vie, une parole qui parfois me mène dans des directions que je n’avais jamais prévues.

Maintenant, je peux dire que lorsque j’ai reçu l’invitation d’être avec vous, ainsi que ce premier merveilleux courriel d’Annmarie Sanders au moment où je disais : *Non – merci, mais non* – pour tenir des événements publics, je vous dirai, qu’en lisant ce beau courriel d’Annmarie, le mot qui a jailli en moi a été *oui*. J’ai trouvé l’invitation irrésistible. Je devrais probablement dire que je suis ici en partie à des fins égoïstes. J’ai trouvé que je ne pouvais pas laisser passer l’occasion d’être avec vous et de vous dire merci. Merci d’être ce que vous êtes dans ce monde, pour la présence d’amour que vous incarnez et êtes dans ce monde!

Surtout, je veux juste être avec vous et prononcer une parole de bénédiction pour vous qui continuez d’être la présence de l’amour en ce monde. Merci!

Et, parlant de bénédictions, je désire vous dire un mot au sujet des bénédictions, parce que je veux en faire descendre quelques-unes sur vous. Je vais prononcer beaucoup de bénédictions grâce à ces paroles que je vous partage ce matin. À propos des bénédictions, je vous dirai qu’elles me fascinent. Et je suis très reconnaissante qu’une des choses que je suis capable de continuer à faire dans le sillage du décès de Gary – un lien qui subsiste comme avant sa mort – c’est d’écrire des bénédictions. J’ai longtemps été attirée par cette ancienne forme littéraire qui entrelace les mots avec une telle beauté, un tel pouvoir, une telle poésie. Tout au long des Écritures et de la tradition, nous voyons comment une bénédiction a le pouvoir de transmettre le désir de Dieu pour notre bien-être et notre intégrité. Nous voyons comment une bénédiction devient une chose presque tangible qui peut se transmettre d’une personne à l’autre. En tant que don de Dieu, une bénédiction possède le pouvoir de nous transformer même quand – et particulièrement quand – notre chemin devient difficile ou sombre ou dangereux.

Vous pouvez parier qu’à la suite de la mort de Gary, c’était quelque chose qui m’intéressait. Sans vraiment y réfléchir, je savais que dans ce terrible déchirement je devais trouver des mots pour nommer ce qui s’était brisé et aussi pour donner une voix à la grâce qui persistait dans et par la rupture, avec une si belle obstination.

Aujourd’hui, ici même, je veux vous partager quelques bénédictions et vous raconter quelques histoires à propos de ces bénédictions, comme moyen de nous inviter à continuer de penser à ce que signifie être la présence de l’amour dans ce monde. En particulier, je veux nous inviter à réfléchir ensemble à ce que signifie être présence d’amour en ces temps où il semble que l’amour qui nous était présent nous a quittées – *semble* nous avoir quittées – pour se réfugier dans la mort,

sous quelque forme qu'elle se présente. Et la mort se présente sous différentes formes : la mort physique, la mort d'un rêve, la perte de la vie que nous avons connue, la rupture d'une relation sur laquelle nous avons compté, la fin ou le changement d'une communauté qui a soutenu nos cœurs, nos vocations, nos vœux. Les histoires que je vous raconterai sont en lien avec mon expérience de la quête, de la prière, de la recherche, des obstacles sur mon chemin vers une nouvelle vie à la suite de la perte de mon mari. C'est là mon expérience particulière la plus intense de perte et de chagrin, et je vis toujours avec elle. Mais je sais qu'en chacune de nos expériences, coule une profonde, profonde rivière qui recueille toutes nos pertes et nous rassemble dans toutes les peines que nous portons. Ce fut l'une des choses étranges et belles survenues à l'occasion du deuil de la mort de mon mari – c'est-à-dire, de savoir que c'est l'une des choses les plus universelles que nous pouvons expérimenter, mais qu'elle revêt une forme particulière pour chaque personne.

Je vais vous partager mon histoire et quelques bénédictions qui ont jailli de mon histoire, et je le fais comme une sorte d'invitation à plonger résolument dans la rivière qui nous rassemble toutes, non seulement au niveau de notre perte, mais encore plus profondément, au flux d'amour plus persistant que notre perte la plus profonde. Alors que nous sommes ensemble en ce lieu de rencontre, je veux vous poser quelques questions. Et je vous en poserai quelques autres, car c'est ainsi que je suis. Je pose des questions. Je sais que je ne suis pas seule à être une poseuse de questions dans cette salle. Comme entendu, quelques-unes des questions que je vous invite à mettre dans nos bagages sont les suivantes : lorsque l'absence fait irruption dans nos vies, comment recourons-nous à la présence d'amour qui se situe plus profondément que notre perte? Comment nous ouvrons-nous de nouveau à la présence de l'amour qui persiste longtemps, longtemps au-delà de la mort? Naturellement, je n'ai pas une réponse qui convient à chacune de nous, mais je suis très reconnaissante d'être avec vous en ce lieu de bénédiction et de présence.

Je crois que les bénédictions ne doivent pas être précipitées, alors je vais envelopper chaque bénédiction que je vous partage dans un peu de calme au début et à la fin, afin de nous allouer de l'espace pour assimiler la bénédiction au lieu de nous précipiter immédiatement vers la chose suivante.

\*\*\*

La bénédiction suivante est inspirée du passage de Luc 20 où Jésus, qui répondait encore à une autre question piège qu'on lui posait, disait aussi : « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais il est le Dieu des vivants, parce tous vivent pour lui. » *Ils sont tous vivants*. Cette bénédiction est appelée « Dieu le Vivant. »

### *Dieu le Vivant*

Quand le mur  
qui sépare les mondes  
est trop solide,  
trop fermé

Quand il te semble  
parfaitement solide  
avec ses arêtes tranchantes

Quand chaque matin  
tu t'éveilles et te sens  
écrasé par sa présence indésirable  
qui t'étouffe  
de partout

Alors jette  
un regard  
et vois la faiblesse de ce mur

et la force de ce qui bouge  
de l'autre côté.

Respirant avec toi  
et te bénissant  
sans cesse  
à jamais relié à toi  
mais te libérant  
en cette vie  
en ce monde

Si grand  
qu'il dépasse  
tout ce que tu connais.

Extrait de *The Cure for Sorrow: A Book of Blessings for Times of Grief* © Jan Richardson  
(Orlando, FL: Wanton Gospeller Press, 2016)

J'ai écrit cette bénédiction : « Dieu le Vivant, » pour mon blogue que je tiens sur The Painted Prayerbook. C'est un site en ligne où je présente des réflexions et des images en lien avec les textes du lectionnaire d'un dimanche à l'autre. J'ai écrit cette bénédiction parce que ce passage ressortait des textes du lectionnaire pour un des dimanches suivant la Toussaint. Au moment où je l'ai écrite, je ne pouvais imaginer combien j'allais avoir besoin de cette bénédiction pour moi-même, et si tôt. Neuf jours seulement après avoir terminé la bénédiction et l'avoir partagée en ligne sur The Painted Prayerbook, Gary subit une chirurgie dont il ne devait jamais vraiment revenir.

Après son décès, les paroles de cette bénédiction me revinrent à l'esprit. C'est justement comme cela qu'une bénédiction agit. Une bénédiction a le pouvoir d'agir dans le temps et la chronologie, mais n'est pas liée par la chronologie. Une bénédiction n'est pas particulièrement une chose linéaire. Elle a le pouvoir de tourner devant et derrière et de nous rejoindre quand nous en avons le plus besoin. Et comme j'avais besoin de cette bénédiction!

*Quand le mur qui sépare les mondes est trop solide, trop fermé.* Ce mur était trop fermé, beaucoup trop tôt. Ici, dans cette vie, parfois, nous ressentons intensément la présence du mur. Nous la ressentons douloureusement, nous la ressentons vivement. Parfois, nous en souffrons avec cette impression de séparation entre ce monde-ci et l'autre monde, entre maintenant et l'éternité – ce « difficile espace liminaire entre la mort et la vie », tel que le décrivait hier Chris [Pramuk]. Nous devons apprendre à vivre avec cela, comment vivre avec ces lieux où le mur semble le plus présent et le plus douloureux.

La bonne nouvelle dans cela, c'est qu'apprendre comment vivre avec n'est pas un phénomène cérébral. La peine n'est pas quelque chose que nous pouvons arriver à comprendre; ce n'est pas un problème à résoudre avec l'intellect et le raisonnement ou avec des banalités. Lorsque nous sommes affligées, quand nos pertes nous ont poussées contre ce mur douloureux, l'invitation consiste à être présentes, à rester appuyées, juste appuyées contre le mur et à presser nos oreilles contre ce mur jusqu'à ce que nous puissions ressentir et entendre et savoir quelque chose de ces présences intolérables, qui continuent, qui persistent de l'autre côté – ces présences qui vivent.

Nous appuyer contre ce mur jusqu'à ce que nous puissions entendre battre leurs cœurs – ces cœurs qui continuent à battre de l'autre côté de ce mur – que, tel qu'il se découvre, pourrait bien n'être pas du tout un mur, ni un voile. Il pourrait ressembler davantage à un seuil que nous ne pourrions jamais franchir pleinement en cette vie, mais par lequel quelque chose peut encore se produire : une conversation, une communion.

À la suite de la mort de Gary, il est devenu important pour moi de m'appuyer contre ce mur, et parfois de « brailler » contre ce mur, et parfois de bourrer de coups de poing ce qui me semble être un mur. Il était devenu crucial pour moi d'affronter résolument la douleur, de lui donner le temps et l'espace pour lui laisser dire ce qu'il fallait dire. Et, ô mon Dieu, comme il y a beaucoup de choses à dire! Appelez cela ma protestation personnelle ou mon acte de résistance dans une culture qui trop souvent veut nous inciter à escamoter notre chagrin, veut que nous passions outre notre deuil, veut que nous soyons « OK », parce qu'autrement, cela peut rendre les autres mal à l'aise.

Même si je parle d'être présente à notre chagrin, je tiens à dire qu'il m'est arrivé quelque part, au long de mon parcours, d'être présente non pas tant au chagrin, même si j'étais présente au chagrin. Mais que l'invitation qui m'était réellement adressée était d'être présente à l'amour qui va encore plus loin que le chagrin. Nous expérimentons qu'amour et chagrin sont extrêmement entremêlés, et que, naturellement, il est impossible de les séparer. Nous éprouvons du chagrin parce que nous aimons. Et bien que nous tentions de chasser le chagrin – ce que je crois être impossible, car le chagrin trouve toujours, toujours le moyen de nous trouver – nous risquons de rater la présence de l'amour qui lui est intimement lié : l'amour s'entête si merveilleusement à nous trouver, même si la forme sous laquelle nous l'avons connu est disparue, nous a laissées, et nous a laissé un tel chagrin dans son sillage.

Alors, je vous dirai qu'à ce stade du deuil, une de mes prières est devenue : *Puisse mon amour être plus « féroce » que mon chagrin.* Il est impossible de les dissocier complètement. Ils s'enfoncent ensemble, mais l'amour, j'en suis sûre, s'enfonce plus profondément. L'intégrant comme une de mes prières m'a aidée à être ouverte à l'amour qui s'enfonce plus profondément que le chagrin le plus intense. C'est cet amour qui nous appelle à la vie et nous permet de continuer à vivre cette vie plus vaste que jamais.

\*\*\*

La bénédiction suivante est intitulée : « Maintenant, Bien-aimé, nous vivons. »

### *Maintenant, Bien-aimé, nous vivons*

Maintenant, mon Bien-aimé,  
nous vivons dans un pays  
sans nom.

Pas de rituel  
pour les vœux  
que nous prononçons maintenant  
Pas de liturgie  
pour les épousailles,  
Pas de mariage sinon  
cette formule :

Je tiens ton cœur en mon cœur  
comme tu tiens mon cœur

dans le tien.

Jamais hors  
de mes os  
Jamais hors  
de mon sang.

Je tiens ton cœur en mon cœur  
comme tu tiens mon cœur  
dans le tien.

Uni à toi  
sans mesure  
dans un don renouvelé  
sans réserve

Je tiens ton cœur en mon cœur  
comme tu tiens mon cœur  
dans le tien.

Mystère  
que je vois sans fin  
puisque

Je tiens ton cœur en mon cœur  
comme tu tiens mon cœur  
dans le tien.

Béni, aimé  
En ce pays sans nom

Je tiens ton cœur en mon cœur  
comme tu tiens mon cœur dans le tien.

Extrait de *The Cure for Sorrow: A Book of Blessings for Times of Grief* © Jan Richardson  
(Orlando, FL: Wanton Gospeller Press, 2016)

Quand Gary est décédé, j'ai perdu ma relation avec une partie du langage que j'utilisais si aisément. Tout d'abord, j'ai perdu ma relation avec les pronoms. Je ne pouvais plus dire « nous » ni « notre » ou « nos » comme je le faisais avant. Parfois, je trébuche encore avec ces pronoms. Est-ce notre maison ou ma maison? Est-ce notre rêve ou mon rêve?

En plus d'avoir perdu ma relation avec les pronoms, j'ai aussi perdu ma relation avec les temps. Le décès de Gary a outrageusement et complètement altéré ma notion du temps. Ce que lui et moi considérions autrefois « est » et « sera » devint soudainement « était » et « ne sera pas », « ne sera jamais ». Tenter de parler de Gary au passé a été l'une des plus déchirantes et difficiles parties de mon deuil. L'avenir que nous avions espéré et dont nous avions rêvé et pour lequel nous avions travaillé n'existait plus. Présent imparfait.

La bénédiction que je viens juste de vous partager commence avec le titre : « Maintenant, bien-aimé, nous vivons. » C'est ce qui est venu en premier lieu. Les titres me viennent habituellement

après avoir fini d'écrire un texte, car alors je sais ce que j'ai écrit et je sais quel titre lui donner. Dans ce cas-ci, le titre a été dès le début tout ce qui me venait à l'idée. Et, vous savez, ça aurait été pour moi une merveilleuse plénitude à cause de ceci : ce titre utilise le pronom pluriel et le verbe au présent. Dans un texte sur Gary, pouvoir utiliser ces deux choses en tandem a été quelque chose de merveilleux. *Maintenant, Bien-aimé; maintenant, Bien-aimé, nous vivons.* J'aurais été satisfaite si seulement cela était venu. Je pourrais avoir caché ce titre dans mon biscuit chinois qui dit : « Quelque chose de fantastique va vous arriver! » Cela et le titre m'auraient portée pendant longtemps. Mais la suite pour une bénédiction est finalement venue avec l'image de ce cœur qui tient un autre cœur. *Je tiens ton cœur en mon cœur comme tu tiens mon cœur dans le tien.*

*Maintenant, Bien-aimé.*

*Maintenant, Bien-aimé, nous vivons.*

Lorsque nos cœurs se brisent et que se produit la perte, où pouvons-nous dire « nous »? Où pouvons-nous encore dire « maintenant »? Où pouvons-nous vivre dans le présent pluriel avec ceux dont nous détenons les cœurs et qui détiennent les nôtres en eux? Où pouvons-nous dire « nous » et « maintenant »?

Pour moi, l'un de ces endroits a été le studio. Pour Gary et moi, nos studios se situaient dans notre maison. Le mien était à l'avant de notre maison, celui de Gary à l'arrière, et nous utilisions le couloir en guise de chemin entre ces deux pièces. C'était un va-et-vient continu entre les espaces de création de l'un et de l'autre. En plus de la collaboration et de la conspiration intentionnelles qui existaient entre nous dans les ateliers, les retraites, les conférences et les célébrations, nous entretenions simplement cette continue conversation à propos de nos vies créatives et nous habitions le processus créatif de l'autre. J'aimais vivre dans cette conversation continue qui devint si cruciale, si partie intégrante à la manière dont Gary et moi créions.

Après le décès de Gary, j'ai trouvé que je ne pouvais plus peindre dans mon studio. J'ai trouvé d'autres endroits pour peindre – que Dieu bénisse maman et papa et leur table de cuisine –, mais je ne pouvais plus peindre dans mon studio situé dans notre maison. Je ne pouvais pas supporter la pensée de m'asseoir à ma table de dessin et de ne pas pouvoir crier dans le couloir : « Chéri, peux-tu venir jeter un coup d'œil à quelque chose quand tu en auras la chance? » Au fil des jours – et cela a pris un certain temps, et ce fut une grâce que je m'accordais –, j'ai commencé à déménager mon studio dans celui de Gary. C'est un processus que j'apprivoise, mais cet espace commence à ressembler à quelque chose qui m'apparaît comme un espace partagé où une sorte de collaboration que je ne comprends pas encore se poursuit toujours, et où cette conversation incessante est, en fait, incessante. Il ne s'agit pas d'une conversation qui se présente sous forme de paroles ou sous forme d'écoute, à laquelle j'étais habituée avec Gary. C'est beaucoup plus subtil que cela, et j'en apprend toujours le vocabulaire.

Quand nos cœurs se brisent, où pouvons-nous encore dire « nous » de manière à savoir que nous ne sommes pas seules? Où pouvons-nous encore dire « maintenant » d'une façon qui nous permet de vivre dans l'amour qui ne finit pas avec la mort? *Maintenant, Bien-aimé, nous vivons.*

\*\*\*

« Bénédiction pour les cœurs brisés. » Cette bénédiction comporte une épigraphe qui emprunte quelques paroles de Henry David Thoreau quand il dit : « Il n'y a qu'un remède à l'amour : aimer davantage. » Je devrais dire que c'est ce que j'ai écrit lors de la première Saint-Valentin après le décès de Gary. Pour un couple qui s'appelait fréquemment l'un, l'autre « chéri ou chérie », la Saint-Valentin n'était pas pour nous un grand jour. À cette occasion, j'ai reçu du chocolat, mais ni l'un ni l'autre n'attendions plus que cela. Et j'ai partagé avec Gary le chocolat qu'il m'avait

donné. À certains égards, la Saint-Valentin était juste un jour comme les autres, mais vous pouvez croire que cette fête qui a suivi le décès de mon chéri a été lourde à vivre. Mais, j'ai pensé que c'était peut-être une bonne occasion de composer une bénédiction. Celle qui est venue, la voici.

***Bénédictio pour les cœurs brisés***

*Il n'y a de remède à l'amour  
Que celui d'aimer davantage.*  
Henry David Thoreau

Admettons-le  
pour l'instant :  
nous ne dirons pas  
que la blessure  
nous donne plus de force  
ou qu'il est préférable  
d'endurer cette peine  
plutôt que d'avoir vécu  
sans amour.

Promettons-nous  
de ne jamais dire :  
*le temps guérira  
la blessure*  
alors que chaque jour  
la réveille à nouveau.

Peut-être, pour l'instant,  
nous suffira-t-il  
de nous émerveiller  
devant ce mystère  
d'un cœur  
si brisé  
qui peut battre encore.

Comme s'il existait  
précisément pour cela---

Comme s'il savait  
*que le seul remède à l'amour  
est celui d'aimer davantage.*

Comme s'il voyait  
que le seul remède à la blessure  
c'est de continuer à aimer.

Comme si croire  
que le pouls qui bat  
rythme  
une blessure  
que nous ne pouvons  
sonder

mais qui nous sauve  
tout de même.

*The Cure for Sorrow : A Book of Blessings for Times of griefs*  
Jan Richardson

Orlando, FL: Wanton Gospeller Press, 2016

Gary est décédé le deuxième jour de l’Avent – mon mari qui aimait la liturgie est justement décédé le deuxième jour de l’Avent – et après que notre famille eut quitté la chambre d’hôpital après sa mort, je suis revenue dans la chambre de Gary; j’ai vu les infirmières commencer à tout enlever. Je les ai surveillées quand elles ont enlevé les tubes, les fils, les moniteurs, tout ce qui avait rattaché mon mari à la vie jusqu’au moment où il devint évident que rien ne pouvait le retenir en cette vie. Enfin, après qu’il eut été dépouillé de tout, j’ai placé ma main sur la poitrine de mon mari comme je l’avais si souvent fait au cours de notre vie commune. J’aimais la force de son cœur. J’ai dit à l’infirmière combien il était étrange maintenant de placer ma main sur la poitrine de mon mari et de ne sentir rien d’autre que mon propre pouls. Et elle m’a dit : « Son cœur bat en vous maintenant. »

Je vous dirai qu’il y a eu des nuits où ma seule façon de prier a été d’écouter simplement les battements de mon cœur en moi et d’être certaine que le cœur de Gary était dans le mien et le mien dans le sien, et que nos deux cœurs se tenaient dans le cœur de Dieu qui nous enlace, et nous tient, et nous est présent dans un amour au-delà de tout ce qu’on peut imaginer.

Ce qu’il y a de mystérieux dans tout cela quand nos cœurs se brisent, c’est qu’ils peuvent devenir plus grands. Si nous pouvons demeurer dans la peine et, plus encore, si nous pouvons demeurer dans un amour plus profond que toute peine, plus intense que le plus intense de nos chagrins, nos cœurs deviennent ouverts plus que nous n’aurions jamais pu l’imaginer.

Cette sensation a commencé tôt après le décès de Gary – cette sensation que mon cœur qui devient plus grand comme je ne l’avais jamais imaginé. À peine quelques semaines après son décès, la veille de l’Épiphanie, je descendais vers le sud de la Floride visiter Peg et Chuck qui avaient été nos amis les plus chers. Tout en conduisant, je suis devenue consciente de cette sensation intense au fond de ma poitrine comme si quelque chose – ici, il ne s’agit pas d’une métaphore – creusait un espace dans ma poitrine. Il y avait là quelque chose de physique. En poursuivant ma route, des mots commencèrent à affleurer à ma conscience. Et ce qu’ils disaient – pas d’une manière que je pouvais entendre, mais dont j’étais sûre que c’était vrai – ces mots me disaient : *Ceci est l’espace dont tu auras besoin pour le garder maintenant*. Dès que j’eus ressenti ces mots, l’acuité de la sensation a commencé à diminuer un peu, mais elle ne s’est pas complètement arrêtée. Le cœur devient plus grand et plus grand et plus grand. Ça se passe toujours comme si quelque chose en moi savait que la seule façon de rencontrer un amour sans fin c’est avec un cœur qui grandit sans fin.

Je ne peux pas expliquer comment nos cœurs peuvent devenir plus grands quand ils sont brisés. Je ne peux que l’affirmer et témoigner de cette vérité : *Ceci est l’espace dont tu auras besoin pour le garder maintenant*. Qu’en est-il pour nous? Pour qui ou pour quoi nos cœurs ont-ils besoin de se briser et de devenir plus grands?

\*\*\*

Par une brillante journée de printemps, l’année de la mort de Gary, quelques mois avant qu’il décède, lui et moi étions dans un avion entre Orlando et Seattle. Nous nous rendions à une conférence où je devais parler sur le thème : « L’illumination du bord : le seuil est un espace sacré. » Alors que je pensais que les seuils étaient des espaces sacrés, je me suis mise à penser à

Marie-Madeleine et au seuil sur lequel elle s'était trouvée. J'aime la façon dont Jean, dans son Évangile, raconte la rencontre entre Marie-Madeleine et Jésus ressuscité au matin de Pâques. Je suis continuellement attirée – et confrontée et défiée par – le choix que Marie-Madeleine a dû faire à ce moment. Allait-elle s'en tenir à ce qu'elle avait connu? Ou bien allait-elle accepter l'appel du Christ à quitter le jardin, à franchir le seuil et à aller proclamer ce qu'elle avait vu?

Nous savons ce que Marie-Madeleine a choisi. Nous sommes ici en raison de ce qu'elle a choisi. Elle sait ce que signifie lâcher prise et comment cela la changera à l'intime d'elle-même. Mais d'une manière ou d'une autre, elle prend rapidement conscience que la présence du Christ l'accompagnera, que la présence vivante de l'amour sera plus intense que son lâcher-prise, qu'il durera longtemps au-delà de ce lâcher-prise qu'on lui a demandé de faire.

En pensant à Marie-Madeleine et aux seuils, quant à choisir et laisser aller, il m'est venu une bénédiction. C'est la dernière que je vous partagerai. J'ai écrit ces lignes, assise près de mon mari, alors que nous traversions le pays vers un seuil que nous ne pouvions pas apercevoir. Il s'appelle : « La bénédiction de Madeleine. »

### *La bénédiction de Marie-Madeleine*

Tu imagines à peine  
debout ici,  
voir ton plus grand amour  
t'être redonné soudain,  
le voir te regarder dans les yeux  
et t'appeler par ton nom.

Et maintenant  
tu ne sais pas  
comment supporter la douleur  
au centre  
de ta poitrine  
alors qu'une porte claque  
et s'ouvre en même temps,  
tournant sur les gonds  
de ton cœur à la fois blessé  
et confiant.

Je te dis  
que ce n'est pas être banni  
du jardin.

C'est une invitation,  
un choix à consentir,  
un seuil,  
une ouverture.

C'est ta vie  
qui t'appelle  
d'un lieu  
jamais rêvé  
mais percevant l'issue,

tu ne peux imaginer  
choisir une autre voie.

Alors laisse couler tes larmes  
comme une onction  
comme une consécration  
puis laisse-les sécher.

Laisse-les te donner  
ce qu'il te faut  
pour le voyage.

Tu ne te souviendras pas  
des mots employés  
ils n'ont pas d'importance.

Rappelle-toi seulement  
leur résonance  
alors que tu te tenais debout  
dans le lieu de la mort  
et que tu entendis le Vivant  
t'appeler par ton nom.

Traduit de. *Circle of Grace : A Book of Blessings for the Seasons.*  
Jan Richardson (Orlando, FL: Wanton Gospeller Press, 2015)

Nous sommes des personnes vivant sur un seuil. Nous savons ce que signifie se tenir dans ce qui semble être un lieu de mort et, comme Marie-Madeleine, avoir à choisir : essaierons-nous de nous en tenir à ce que nous avons connu? Ou allons-nous franchir le seuil et faire confiance à la voix du Vivant qui nous appelle par notre nom – Celui dont nous prenons avec nous le cœur ressuscité?

Nous portons le cœur du ressuscité, du Christ ressuscité en nous. Le pouvoir de sa vie de ressuscité et de son amour bat toujours en nous. Comme Marie-Madeleine, nous sommes appelées à porter ce cœur au monde; non seulement la bonne nouvelle de la résurrection du Christ, mais la présence vivante du Christ dont le cœur bat toujours en nous – dans les lieux de la souffrance la plus profonde, dans les lieux de la peine la plus intense, dans les lieux de la perte la plus profonde, dans les lieux de violence, dans les lieux où nous ne pouvons pas imaginer ce que l'avenir peut receler. Ces lieux de mort sont précisément ceux où le Vivant nous appelle par notre nom.

Proche de la conclusion, je veux vous offrir un petit cadeau. Il s'agit d'une vidéo que Gary et moi avons tournée il y a quelques années. Elle a pour titre : *Les heures de Marie-Madeleine*, et contient une série d'images que j'ai créées et appelées « Les heures de Marie-Madeleine » — images fondées sur la vie et les légendes de Marie-Madeleine et aussi inspirées par ces livres de belles prières médiévales appelés Livres des heures. Ces images accompagnent la magnifique chanson de Gary, qui nous hante, intitulée « Marie-Madeleine ». Je vous invite à écouter et à penser comment votre propre nom est appelé à la vie.

VIDÉO : *The Hours of Mary Magdalene* qui peut être visionnée à cette adresse :  
<https://vimeo.com/22350095>

Et maintenant, mes amies, mes sœurs, je veux simplement dire que nous avons marché dans un chemin de bénédiction en contemplant ensemble la présence de l'amour qui demeure avec nous, même dans — et particulièrement, dans — notre perte la plus profonde. Nous avons commencé par *la bénédiction qui vient à vous avec un amour intense qui est ancien et présent*. Nous avons entendu *la bénédiction qui respire avec vous de l'autre côté du mur et la bénédiction qui tient votre cœur dans son cœur que vous détenez*. Et nous avons entendu *la bénédiction du cœur brisé qui continue de battre*. Nous avons aussi entendu *la bénédiction qui vient quand nous sommes dans le lieu de la mort et que nous entendons le Vivant appeler notre nom*.

Puissions-nous emporter ces bénédictions. Puissions-nous vivre ces bénédictions. Puissions-nous être ces bénédictions. Merci, merci, merci pour la bénédiction que vous êtes. Je tiens votre cœur dans mon cœur que vous détenez. Soyez bénies!

© Jan Richardson  
janrichardson.com

Traduction des bénédictions : Simone Perras, SNJM  
Traduction de la présentation : Marthe-Gisèle Beauchamp, SNJM